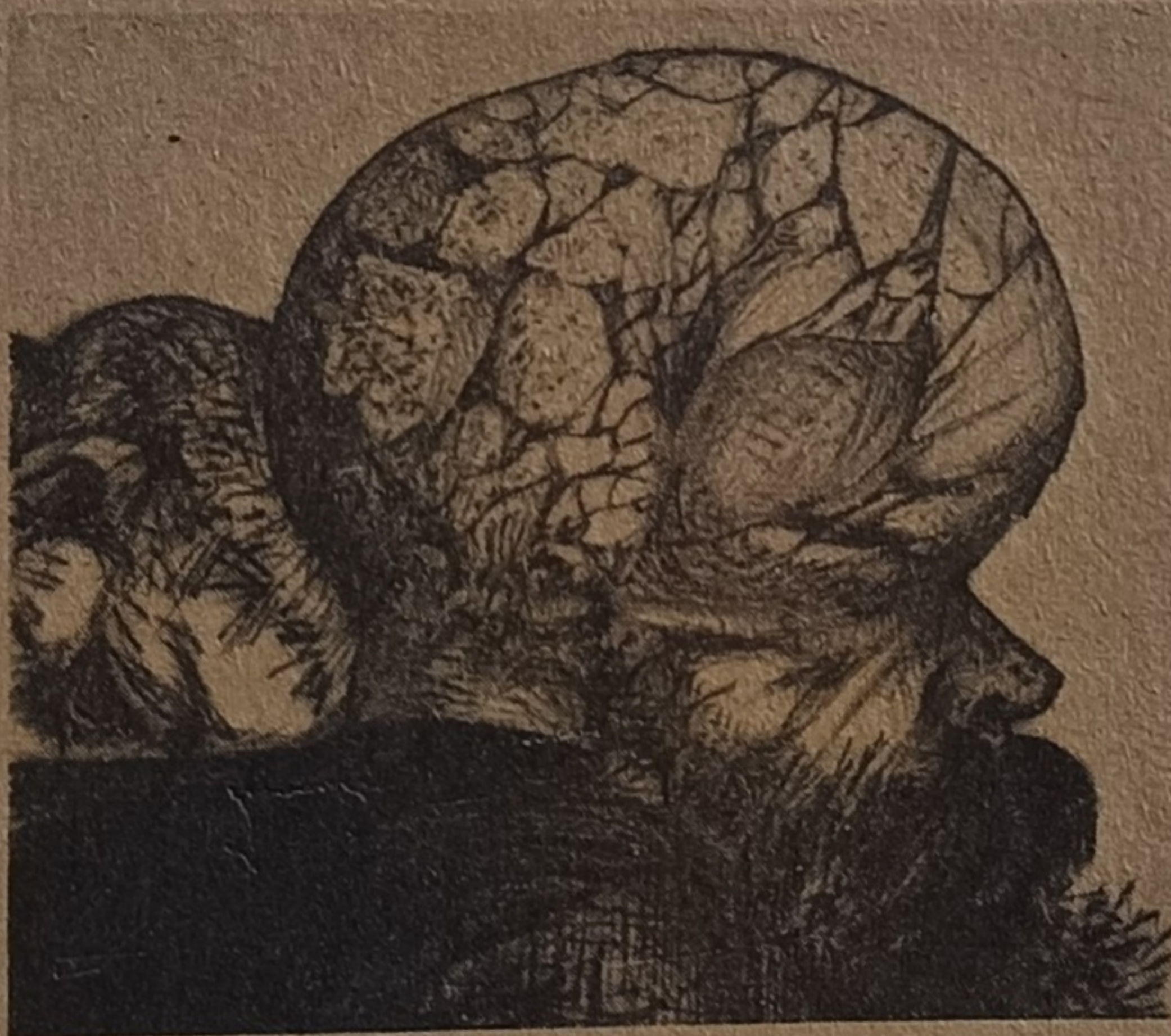


verlaine

œuvres libres

agrémenté de 50 pointes sèches et eaux fortes
par Roger Descombes



Sous le nom du licencié
Pablo de Herlagnez
à Segovia = 1868



verlaine

œuvres libres

agrémenté de 50 pointes sèches et eaux fortes
par Roger Descombes



Sous le nom du licencié
Pablo de Herlaguez
à Segovia - 1868







amies





DU LE BALCON

Toutes deux regardaient s'enfuir les hirondelles :
L'une pâle aux cheveux de jais, et l'autre blonde
Et rose, et leurs peignoirs légers de vieille blonde
Vaguement serpentaient, nages, autour d'elles.

Et toutes deux, avec des langueurs d'asphodèles,
Tandis qu'au ciel montait la lune molle et ronde,
Savouraient à longs traits l'émotion profonde
Du soir, et le bonheur triste des cœurs fidèles.

Telles, leurs bras pressant, moites, leurs tailles souples,
Couple étrange qui prend pitié des autres couples,
Telles sur le balcon rêvaient les jeunes femmes.

Derrière elles, au fond du retraits riche et sombre,
Emphatique comme un trône de mélodrame,
Et plein d'odanis, le lit défilé s'ouvrait dans l'ombre.





ENSIONNAIRES

L'une avait quinze ans, l'autre en avait seize;
Toutes deux dormaient dans la même chambre;
C'était par un soir très-lourd de septembre;
Frêles ! des yeux bleus, des rougeurs de fraise.

Chacune a quitté, pour se mettre à l'aïe,
Sa fine chemise au frais parfum d'arbre.
La plus jeune étend les bras, et se cabre,
Et sa sœur, les mains sur ses seins, la baise.

Puis tombe à genoux, puis devient farouche,
Et colle sa tête au ventre, et sa bouche
Plonge sous l'or blond, dans les ombres grises;

Et l'enfant pendant ce temps-là recense
Sur ces doigts mignons des valse promises,
Et rose, sourit avec innocence.





ER AMICA SILENTIA

Les longs rideaux de blanche mousseline,
Que la lueur pâle de la veilleuse
Fait fluer comme une vague opaline
Dans l'ombre mollement mystérieuse ;

Les blancs rideaux du grand lit d'Adeline
Ont entendu, Claire, ta voix riieuse,
Ta douce voix argentine et caline,
Qu'une autre voix enlace, furieuse.

« Aimons, aimons ! » disaient vos voix mêlées,
Claire, Adeline, adorables victimes
Du noble vœu de vos âmes sublimes,

Aimez, aimez ! ô chères Esculètes,
Puisque, en ces jours de malheur, vous encore,
Le glorieux Stygmate vous décore.





RINTEMPS

Tendre, la jeune femme rousse,
Que tant d'innocence étonnait,
Dit à la blonde jeune fille
Ces mots, tout bas, d'une voix douce :

« Sève qui monte et fleur qui pousse,
Ton enfance est une charnille ;
Laisse errer mes doigts dans la mousse
Où le bouton de rose brille.

Laisse moi, parrai l'herbe claire,
Boire les gouttes de rosée
Dont la fleur tendre est arrosée :

Afin que le plaisir, ma chère,
Illumine ton front candide,
Comme l'étoile l'azur tinide. »





Et l'enfant répondit, pâmée
Sous la fourmillante caresse
De sa pantelante maîtresse :
« Je me meurs, ô ma bien-aimée !

Je me meurs ; ta gorge enflammée
Et lourde me soule et m'opresse ;
Ta forte chair d'où sort l'ivresse
Est étrangement parfumée.

Elle a, ta chair, le charme sombre
Des maturités estivales,
Elle en a l'ombre, elle en a l'ombre.

Ta voix tonne dans les rafales,
Et ta chevelure sanglante
Luit brusquement dans la nuit lente. »





APPHO

Furieuse, les yeux caves et les seins roides,
Sappho, que la langueur de son désir irrite,
Comme une louve court le long des groves froides.

Elle pense à Phaon, oublieuse du rite,
Et voyant à ce point ses larmes dédaignées,
Arrache ses cheveux immenses par poignées.

Puis elle évoque en des remords sans accalmies
Ces temps où rayonnait, pure, la jeune gloire
De ses amours chantés en vers que la mémoire
De l'âme va redire aux vierges endormies.

Et voilà qu'elle abat ses paupières blémies,
Et saute dans la mer où l'appelle la Moire,
Tandis qu'au ciel éclate, incendiant l'eau noire,
La pâle Séléné qui venge les Amies.



femmes







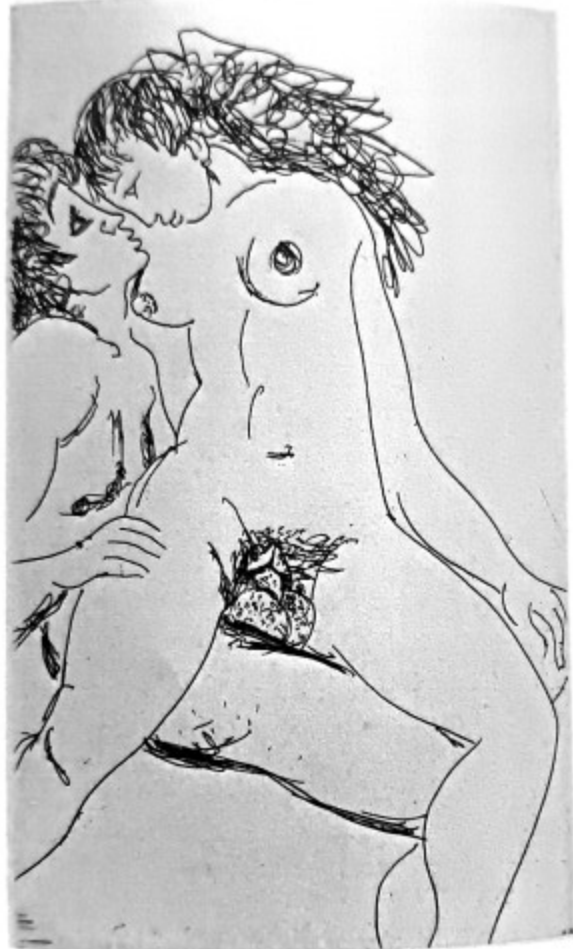
OUVERTURE

Je veux m'abstraire vers vos cuisses et vos fesses,
Putains, du seul vrai Dieu seules prêtresses vraies,
Beautés mûres ou non, novices ou professes,
O ne vivre plus qu'en vos fentes et vos raies ?

Vos pieds sont merveilleux, qui ne vont qu'à l'amant,
Ne reviennent qu'avec l'amant, n'ont de répit
Qu'au lit pendant l'amour, puis flattent gentiment
Ceux de l'amant qui las et soufflant se tapit.

Pressés, fleurés, baisés, léchés depuis les plantes
Jusqu'aux orteils sucés les uns après les autres,
Jusqu'aux chevilles, jusqu'au lacs des veines lentes,
Pieds plus beaux que des pieds de héros et d'apôtres ?

J'aime fort votre bouche et ses jeux gracieux,
Ceux de la langue et des lèvres et ceux des dents
Mordillant notre langue et parfois même mieux,
Trucs presque aussi gentils que de mettre dedans ;



Et vos seins, double mont d'orgueil et de luxure
 Entre quels mon orgueil viril parfois se guinde
 Pour s'y gonfler à l'aise et s'y frotter la hure :
 Tel un sanglier es vaux du Parnasse et du Pinde.

Vos bras ! j'adore aussi vos bras si beaux, si blancs,
 Tendres et durs, dodus, nerveux quand faut et beaux
 Et blancs comme vos culs et presque aussi troublants,
 Chauds dans l'amour, après, frais comme des tombeaux.

Et les mains au bout de ces bras, que je les gobe !
 La carresse et la paresse les ont bënies,
 Rameneuses du gland transi qui se dérobo,
 Branleuses aux sollicitudes infinies !

Mais quoi ? Tout ce n'est rien, Putains, aux prix de vos
 Culs et cons dont la vue et le goût et l'odeur
 Et le toucher font des élus de vos dévots,
 Tabernacles et Sainte des Saints de l'impudeur.

C'est pourquoi, mes sœurs, vers vos cuisses et vos fesses
 Je veux m'abstrairé tout, seules compagnes vraies,
 Beautés mûres ou non, novices ou professes,
 Et ne vivre plus qu'en vos fentes et vos raies.





CELLE QUE L'ON DIT
FROIDE

Tu n'es pas la plus amoureuse
De celles qui m'ont pris ma chair ;
Tu n'es pas la plus savoureuse
De mes femmes de l'autre hiver.

Mais je t'adore tout de même !
D'ailleurs ton corps doux et bénin
A tout, dans son calme suprême,
De si grassement féminin,

De si voluptueux sans phrase,
Depuis les pieds longtemps baisés
Jusqu'à ces yeux clairs purs d'extase,
Mais que bien et mieux apaisés !

Depuis les jambes et les cuisses
Jeunettes sous la jeune peau,
A travers ton odeur d'éclisses
Et d'écrevisses fraîches, beau,

femmes

Mignon, discret, doux petit Chose
A peine ombré d'un or fluët,
T'ouvrant en une apothéose
A mon désir rauque et muet,

Jusqu'aux jolis tétins d'infante,
De miss à peine en puberté.
Jusqu'à ta gorge triomphante
Dans sa gracile vénusté.

Jusqu'à ces épaules luisantes,
Jusqu'à la bouche, jusqu'au front
Naïfs aux mines innocentes
Qu'au fond les faits démentiront,

Jusqu'aux cheveux courts bouclés comme
Les cheveux d'un joli garçon,
Mais dont le flot nous charme, en somme,
Parmi leur apprêt sans façon,

En passant par la lente échine
Dodue à plaisir, jusques au
Cul somptueux, blancheur divine,
Rondeurs dignes de ton ciseau,

femmes

Moi Canova ! jusques aux cuisses
Qu'il sied de saluer encor,
Jusqu'aux mollets, fermes délices,
Jusqu'aux talons de rose et d'or !

Nos nœuds furent incoercibles ?
Non, mais eurent leur attrait leur.
Nos feux se trouvèrent terribles ?
Non, mais donnèrent leur chaleur.

Quant au Point, Froide ? Non pas, Fraiche
Je dis que notre "sérieux"
Fut surtout, et je m'en pourlèche,
Une masturbation mieux,

Bien qu'aussi bien les prévenances
Sussent te préparer sans plus,
Comme l'on dit, d'inconvenances,
Pensionnaire qui me plus.

Et je te garde entre mes femmes
Du regret non sans quelque espoir
De quand peut-être nous aimâmes
Et de sans doute nous ravoir.





ARTIE CARRÉE

Chute des reins, chute du rêve enfantin d'être sage,
Fesses, trône adoré de l'impudeur,
Fesses, dont la blancheur divinise encor la rondeur,
Triomphe de la chair mieux que celui par le visage !

Seins, double mont d'azur et de lait aux deux cimes brunes
Commandant quel vallon, quel bois sacré !
Seins, dont les bouts charmants sont un fruit vivant, savouré
Par la langue et la bouché ivres de ces bonnes fortunes !

Fesses, et leur ravin mignard d'ombre rose un peu sombre
Où rôde le désir devenu fou,
Chers oreillers, coussin au pli profond pour la face ou
Le sexe, et frais repos des mains après ces tours sans nombre !

Seins, fins régals des mains qu'ils corrompent de délices.
Seins lourds, puissants, un brin fiers et moqueurs.
Dandinés, balancés, et, se sentant forts et vainqueurs,
Vers nos prosternements comme regardant en coulisse !

femmes

Fesses, les grandes sœurs des seins vraiment plus nature
Plus bonhomme, sourieuses aussi,
Mais sans malices trop qui s'abstiennent du souci
De dominer, étant belle pour toute dictature,

Mais quoi? Vous quatre, bons tyrans, despotes doux et justes,
Vous impériales et vous princières,
Qui courbez le vulgaire et sacrez vos initiés,
Gloire et louange à vous. Seins très saints. Fesses très augustes!





RIOLET A UNE VERTU
POUR S'EXCUSER DU PEU

A la grosseur du sentiment
Ne vas pas mesurer ma force,
Je ne prétends aucunement
A la grosseur du sentiment.
Toi, serre le mien bontément
Entre ton arbre et ton écorce.
A la grosseur du sentiment
Ne vas pas mesurer ma force.

La qualité vaut mieux, dit-on,
Que la quantité, fût-ce énorme.
Vive un gourmet, fi du glouton !
La qualité vaut mieux, dit-on.
Allons, sois gentille et que ton
Goût à ton désir se conforme.
La qualité vaut mieux, dit-on,
Que la quantité, fût-ce énorme.

Petit poisson deviendra grand
 Pourvu que L'on (1) lui prête vie.
 Sois ce L'on-là; sur ce garant
 Petit poisson deviendra grand,
 Prête-le moi, je te le rend.
 Ral gaillard et digne d'envie.
 Petit poisson deviendra grand
 Pourvu que L'on lui prête vie.

Mon cas se rit de ton orgueil.
 Etant fier et de grand courage.
 Tu peux bien en faire ton denil.
 Mon cas se rit de ton orgueil
 Comme du chat qui n'a qu'un oeil,
 Et le vole au x dernier outrage a.
 Mon cas se rit de ton orgueil
 Etant fier et de grand courage.

Tout de même et sans trop de temps!
 C'est fait. *Sat prate*. L'ordre règne.
 Sabre au clair et tambours battants
 Tout de même et sans trop de temps!
 Bien que pourtant, bien que contents
 Mon cas pleure et ton orgueil saigne.
 Tout de même et sans trop de temps
 C'est fait. *Sat prate*. L'ordre règne.

(1) Voir aux Fables de la Fontaine, édition du Conseil Municipal actuel de Paris.



OUTS ROYAUX

Louis Quinze aimait peu les parfums. Je l'imité
Et je leur acquiesce en la juste limite.
Ni flacons, s'il vous plaît, ni sachets en amour !
Mais, ô qu'un air naïf et piquant flotte autour
D'un corps, pourvu que l'art de m'exciter s'y trouve ;
Et mon désir chérit et ma science approuve
Dans la chair convoitée, à chaque nudité
L'odeur de la vaillance et de la puberté
Ou le relent très bon des belles femmes mûres,
Même j'adore — tais, morale, tes murmures —
Comment dirais-je ? ces fumets, qu'on tient secrets,
Du sexe et des entours, dès avant comme après
La divine accolade et pendant la caresse,
Quelle que puisse être, ou doive, ou le paraisse.
Puis, quand sur l'oreiller mon odorat lassé,
Comme les autres sens, du plaisir ressassé,
Somnole et que mes yeux meurent vers un visage,
S'éteignant presque aussi, souvenir et présage,

De l'entrelacement des jambes et des bras,
Des pieds doux se baisant dans la moiteur des draps
De cette langueur mieux voluptueuse monte
Un goût d'humanité qui ne va pas sans honte,
Mais si bon, mais si bon qu'on croirait en manger !
Dès lors, voudrais encor du poison étranger,
D'une flagrance prise à la plante, à la bête
Qui vous tourne le cœur et vous brûle la tête,
Puisque j'ai, pour magnifier la volupté,
Proprement la quintessence de la beauté ?





I

Bonne simple fille des rues,
Combien te préférè-je aux grues

Qui nous encombrent le trottoir
De leur traîne, mon décrotoir,

Poseuses et bêtes pouppées
Rien que de chiffons occupées

Ou de courses et de paris,
Fléaux déchaînés sur Paris !

Toi, tu m'es un vrai camarade
Qui la nuit monterait en grade.

Et même dans les draps câlins
Garderait des airs masculins.

Amante à la bonne franquette,
L'amie à travers la coquette,

femmes

Qu'il te faut bien être un petit
Pour agacer mon appétit.

Oui, tu possèdes des manières
Si farceusement garçonnières

Qu'on croit presque faire un péché
(Pardonné puisqu'il est caché).

Sinon que t'as les fesses blanches,
De frais bras ronds et d'amples hanches

Et remplaces ce que n'a pas
Par tant d'orthodoxes appas.

T'es un copain tant t'es bonne âme.
Tant t'es toujours tout feu, tout flamme

S'il s'agit d'obliger les gens
Fût-ce avec tes pauvres argents

Jusqu'à doubler ta dure ouvrage,
Jusqu'à mettre du linge en gage ?

Comme nous t'as eu des malheurs
Et tes larmes valent nos pleurs.

Et tes pleurs mêlés à nos larmes
Ont leurs salaces et leurs charmes.

Scènes

Et de cette pitié que tu
Nous portes sort une vertu

T'es un frère qu'est une dame
Et qu'est pour le moment ma femme...

Bon ! puis darmons jusqu'à patron
Minette, en boule, et ran, ran, ran !

Serre-toi, que je m'accoquine
Le ventre au bas de ton échine

Mes genoux enboitant les tiens,
Tes pieds de gosse entre les miens

Roule ton cul sous ta chemise,
Mais laisse ma main que j'ai unie

Au chaud sous ton gentil tapis
Là ! nous voilà cois, bien tapis.

Ce n'est pas la paix, c'est la trêve.
Tu dors ? Oui, pas de mauvais rêve.

Et je sommeile en gais frissons,
Le nez pâmé sur tes frissons.

Et toi, tu me chausses aussi.
 Malgré ta manière un peu rude
 Qui n'est pas celle d'une prude
 Mais d'un virago réussi.

Oui, tu me hottes quoique tu
 Gargarises dans ta voix d'homme
 Toutes les gammes du rogomme,
 Buveuse à coudes rabattus !

Mais femme ! sacré nom de Dieu !
 A nous faire perdre la tête,
 Nous foutre tout le reste en fête
 Et, nom de Dieu, le sang en feu.

Ton corps dresse, sous le reps noir,
 Sans qu'assurément tu nous triches,
 Une paire de nénais riches,
 Souples, durs, excitants, faut voir !

Et moule un ventre jusqu'au bas,
 Entre deux friands hauts-de-cuisse,
 Qui parle de sauce et d'épice
 Pour quel poisson de quel repas ?

femmes

Tes bas blancs — et je t'applaudis
De n'arlequiner point tes formes —
Nous font ouvrir des yeux énormes
Sur des mollets que rebondis !

Ton visage de bruno ou les
Traces de robustes fatigues
Marquent clairement que tu bragues
Surtout le choc des mâchoires rablées.

Ton regard ficelle et gobeur
Qui sait se mouiller puis qui mouille,
Où toute la godaille grouille
Sans reproche ! ô non ! mais sans peur,

Toute ta figure — des pieds
Cambrés vers toutes les étreintes
Aux traits crépis, aux mèches teintes,
Par nos longs baisers épiés —

Ravigote les roquantins,
Et les ci-devant jeunes hommes
Que voilà bientôt que nous sommes
Nous électrise en vieux pantins,

Fait de nous de vrais bacheliers,
Empressés autour de ta croupe
Humant la chair comme une soupe
Prête à râler sous tes souliers !

Tu nous mets bientôt à quia,
 Mais, patiente avec nos restes,
 Les accommode, mots et gestes,
 En ragoûts où de tout y a.

Et puis, quoique mauvaise au fond,
 Tu nous as de ces indulgences !
 Toi, si teigne entre les onguences,
 To fais tant que les choses vont.

Tu nous gôtes (ou nous le dis)
 Non de te satisfaire, ô gôte !
 Mais de nous tenir à la coule
 D'au moins les trucs les plus gentils.

Ces devoirs nous les déchargeons,
 Parce qu'au fond tu nous viols,
 Quitte à te ficher de nos filles
 Avec de plus jeunes cochons.









MADAME

Quand tu m'enserres de tes cuisses
La tête ou les cuisses, gorgeant
Ma gueule des bathes délicies
De ton jeune soudre astringent,

Ou mordant d'un con à la taille
Juste de tel passe-partout
Mon vît point très gros, mais canaille
Depuis les couilles jusqu'au bout,

Dans la pinette et la minette
Tu tords ton cul d'une façon
Qui n'est pas d'une femme honnête;
Et, nom de Dieu, t'as bien raison !

Tu me fais des langues fourrées,
Quand nous baisons, d'une longueur,
Et d'une ardeur démesurées
Qui me vont, merde ! au droit du cœur,

Et ton con exprime ma pine
Comme un ours tetterait un pis,
Ours bien léché, toison rapine,
Que la mienne a pour fier tapis.

Ours bien léché, gourmande et soûle
Ma langue ici peut l'attester
Qui fit à ton clitoris boulo-
De-gomme à ne plus le compter.

Bien léché, oui, mais apre en diable,
Ton con joli, taquin, coquin,
Qui rit rouge sur fond de sable :
Telles les lèvres d'Arlequin.



AS UNGUENTATUM

Admire la brèche moirée
Et le ton rose-blanc qu'y met
La trace encore de mon entrée
Au Paradis de Mahomet.

Vois, avec un plaisir d'artiste,
O mon vieux regard fatigué
D'ordinaire à bon droit si triste,
Ce spectacle opulent et gai,

Dans un mol écrin de peluche
Noire aux reflets de cuivre roux
Qui serpente comme une ruche,
D'un bijou, le dieu des bijoux,

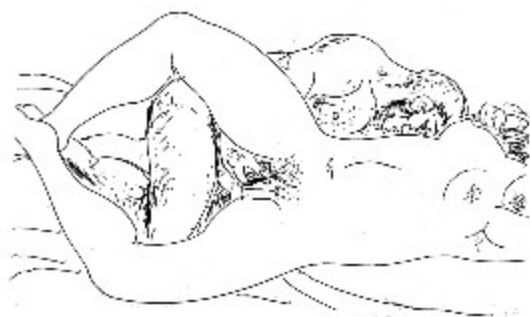
Palpitant de sève et de vie
Et vers l'extase de l'amant
Essorant la senteur ravie,
On dirait à chaque élément.

Sortout contemple, et puis respire
Et finalement baise encor
Et toujours la gemme en délire,
Le rubis qui rit, fleur du for

Intérieur, tout petit frère
Épris de l'autre et le baisant
Aussi souvent qu'il peut le faire,
Comme toi soufflant à présent...

Mais repose-toi, car tu flambes.
Aussi, lui, comment s'apaiser,
Cuisses et ventre, seins et jambes
Qui ne cesses de l'embrasser ?

Hélas ! voici que son ivresse
Me gagne et s'en vient embrasser
Toute ma chair qui se redresse...
Allons, c'est à recommencer !







DYLLE HIGH LIFE

La galopine
A pleine main
Branle la pine
Au beau gamin.

L'heureux potache
Décalotté
Jouit et crache
De tous côtés.

L'enfant, rieuse,
A voir ce lait
Et curieuse
De ce qu'il est,

Femmes

Hume une goutte
Au bord du pis.
Pais danc ! en route,
Ma foi, tant pis !

Pourlèche et baise
Le joli bout,
Plus ne braise,
Pompe le tout !

Petit vicomte
Da Je ne sais,
Point ne raconte
Trop en succès,

Fleur d'élégances,
Oarietye
De tes vacances
Quatre-vingt-dix :

Ces algarades
Dans les châteaux,
Tes camarades,
Même lourdeaux,

femmes

Pourraient sans peine
T'en raconter
A la douzaine
Sans inventer ;

Et les cousines
Anges déchus,
De ces cuisines
Et de ces jus

Sont coutumières,
Pauvres troguons,
Dès leur premières
Communions :

Ce, jeunes frères
En attendant
Leurs adultères
Vous impendant







ABLEAU POPULAIRE

L'apprenti point trop maigrelet, quinze ans, pas beau,
Gentil dans sa rudesse un peu molle, la peau
Mate, l'œil vif et creux, sort de sa cotte bleue,
Fringante et raide au point, sa déjà grosse queue
Et pinc la patronne, une grosse encore bien.
Pâmée au bord du lit dans quel maillotien vaurien,
Jambes en l'air et seïne au clair, avec un geste !
A voir le gars serrer les fesses sous sa veste
Et les fréquents pas en avant que ses pieds font,
Il appert qu'il n'a pas peur de planter profond
Ni d'enccinter la bonne dame qui s'en fiche,
(Son cocu n'est-il pas là confiant et riche ?)
Aussi bien arrivée au suprême moment
Elle s'écrie en un eubit ravissement :
« Tu m'as fait un enfant, je le sens, et t'en aime
D'autant plus » — « Et voilà les bonbons du baptême ! »
Dit-elle, après la chose ; et tendre à croppetons,
Lui soupèse et pelote et huise les roustons.





BILLET A LILY

Ma petite compatriote,
M'est avis que venez ce soir
Frapper à ma porte et me voir.
O la scandaleuse ribote
De gros baisers et de petits
Conforme à mes gros appétits ?
Mais les vôtres sont si mièvres ?
Primo, je baiserais vos lèvres,
Toutes, c'est mon cher entremets,
Et les manières que j'y mets,
Comme en tant de choses vécues,
Sont friandes et convaincues !
Vous passerez vos doigts jolis
Dans ma flave barbe d'apôtre,
Et je caresserai la vôtre.

Et sur votre gorge de lys,
 Où mes ardeurs mettront des roses,
 Je poserai ma bouche en feu.
 Mes bras se piqueront au jeu,
 Pâmés autour de bonnes choses
 De dessous la taille et plus bas.
 Puis mes mains, non sans fols combats
 Avec vos mains mal courroucées
 Flatteront de tendres fessées
 Ce beau derrière qu'êtreindra
 Tout l'effort qui lors bandera
 Ma gravité vers votre centre.
 A mon tour je frappe. O dis : Entre !





OUR RITA

J'abomine une femme maigre,
Pourtant je t'adore, ô Rita,
Avec tes lèvres un peu nègre
Où la luxure s'empâta.

Avec tes noirs cheveux, obscènes
A force d'être beaux ainsi
Et tes yeux où ce sont des scènes
Sentant, parole ! le roussi,

Tant leur feu sombre et gai quand même
D'une si lubrique gaité
Eclaire de grâce suprême
Dans la pire impudicité

Regard fûtant au virtuose
Es-pratiques dont on se tait :
* Quoi que tu proposes, ose
Tout ce que ton cul te dictait * ;

Et sur ta taille comme d'homme,
Fine et très fine cependant,
Ton buste, perplexe Sodome
Entreprenant puis hésitant,

Car dans l'étoffe trop tendue
De tes corsages corrupteurs
Tes petits seins durs de statue
Disent: Homme ou femme ? » aux bandeurs.

Mais tes jambes, que féminines
Leur grâce grasse vers le haut
Jusques aux fesses que devine
Mon désir, jamais en défaut,

Dans les plis cochons de ta robe
Qu'un art salop sut disposer
Pour montrer plus qu'il ne dérobe
Un ventre où le mien se poser !

Bref, tout ton être ne respire
Que fains et soifs et passions...
Or je me crois encore pire :
Faudrait que nous comparassions.

Allons, vite au lit, mon infante,
Ça livrons-nous jusqu'au matin
Une bataille triomphante
A qui sera le plus putain.



U BAL

Un rêve de cuisses de femmes
Ayant pour ciel et pour plafond
Les culs et les cons de ces dames
Très beaux, qui viennent et qui vont.

Dans un ballon de jupes gaies
Sur des airs gentils et cochons;
Et les culs vous ont de ces raies,
Et les cons vous ont des manchons !

Des bas blancs sur quels mollets fermes
Si rieurs et si bandatifs
Avec, en haut, sans fins, ni termes
Ce train d'appâts en pendentifs,

Et des bottines bien cambrées
Moulant des pieds grands juste assez
Mènent des danses mesurées
En pas vifs, comme un peu lassés

Une sueur particulière
Sentant à la fois bon et pas,
Foutre et mouille, et trouduculière,
Et haut de cuisse, et bas de bas,

Flotte et vire, joyeuse et molle,
Mélée à des parfums de peau
A nous rendre la tête folle
Que les youtres ont sans chapeau.

Notez combien bonne ma place
Se trouve dans ce bal charmant :
Je suis par terre, et ma surface
Semble propice apparemment

Aux appétissantes danscuses
Qui veulent bien, on dirait pour
Telles intentions farceuses,
Tournoyer sur moi quand mon tour,

Ce, par un extraordinaire
Privilège en elles ou moi,
Sans me faire mal, au contraire,
Car l'aimable, le doux émoi

femmes

Que ces cinq cent mille chatouilles
De petons vous caracolant
A même les jambes, les couilles,
Le ventre, la queue et le gland !

Les chants se taisent et les danses
Cessent. Aussitôt les fessiers
De mettre au pas leurs charmes denses,
O ciel ! l'un d'entre eux, tu t'assieds

Juste sur ma face, de sorte
Que ma langue entre les deux trous
Divins vague de porte en porte
Au pourchas de riches ragoûts.

Tous les derrières à la file
S'en viennent généreusement
M'apporter, chacun en son style,
Ce vrai banquet d'un vrai gourmand.

Je me réveille, je me touche;
C'est bien moi, le poulx au galop...
Le nom de Dieu de fausse couche !
Le nom de Dieu de vrai salop !





EDITION

Je suis foutu. Tu m'as vaincu.
Je n'aime plus que ton gros co
Tant baisé, léché, reniflé,
Et que ton cher con tant braulé,
Piné — car je ne suis pas l'homme
Pour Gomorre ni pour Sodome,
Mais pour Saphos et pour Ieshos,
(Et tant gamahuché, ton con)
Converti par tes seins si beaux,
Tes seins lourds que nos mains soupèsent
Afin que mes lèvres les haisent
Et, comme l'on hume un flacon,
Succent leurs bouts raides, puis nous,
Ainsi qu'il nous arrive à nous
Avec nos gaules variables
C'est un plaisir de tous les diables
Que tirer un coup en gamin,
En épicier ou en levrette

femmes

Ou à la Marie-Antoinette
Et cætera jusqu'à demain
Avec toi, despote adorée,
Dont la volonté m'est sacrée,
Plaisir infernal qui me tue
Et dans lequel je me tue
A satisfaire ta luxure.
Le foutre s'épand de mon vit
Comme le sang d'une blessure...
N'importe ! Tant que mon cœur vit
Et que palpite encore mon être
Je veux remplir en tout ta loi,
N'ayant, dure maîtresse, en toi
Plus de maîtresse, mais un maître,





EGALS

Croise tes cuisses sur ma tête
De façon à ce que ma langue
Taisant toute sorte harangue,
Ne puisse plus que faire fête
A ton con ainsi qu'à ton cu
Dont, je suis l'à-jamais vaincu
Comme de tout ton corps, du reste,
Et de ton âme mal céleste,
Et de ton esprit carnassier
Qui dévore en moi l'idéal
Et m'a fait le plus putassier
Du plus pur, du plus lilial
Que j'étais avant ta rencontre
Depuis des ans et puis des ans.

Là, dispose-toi bien et montre
Par quelques gestes complaisants
Qu'au fond t'aime ton vieux bouhomme
Ou du moins le souffre faisant
Minette (avec bouls de gomme)
Et feuille de rose, tout comme
Un plus jeune mieux séduisant
Sans doute mais moins bath en somme
Quant à la science et au faire.
O ton con ! qu'il sent bon ! J'y fouille
Tant de la gusule que du blaire
Et j'y fais le diable et j'y flaire
Et j'y farfouille et j'y bafouille
Et j'y renifle et oh ! j'y bave
Dans ton con à l'odeur cochonne
Que surplombe une motte flave
Et qu'un duvet roux environne
Qui mène au trou miraculeux,
Où je farfouille, où je bafouille,
Où je renifle et où je bave
Avec le soin méticuleux
Et l'âpre ferveur d'un esclave
Affranchi de tout préjugé.
La raie adorable que j'ai

femmes

Léchée amoroso depuis
Les reins en passant par le puits
Où je m'attarde en un long stage
Pour les dévotions d'usage,
Me conduit tout droit à la fente
Triomphante de mon infante.
Là, je dis un salamalec
Absolument esotérique
Au clitoris rien moins que sec,
Si bien que ma tête d'en bas
Qu'exaspèrent tous ces ébats
S'épanche en blanche rhétorique,
Mais s'apaise dans ces prémisses
Et je m'endors entre tes cuisses
Qu'à travers tout cet émoi tendre.
La fatigue t'a fait détendre.







AMINERIES

Depuis que ce n'est plus commode
De baiser en gamin, j'adore
Cette manière et l'aime encore
Plus quand j'applique la méthode

Qui consiste à mettre mes mains
Bien fort sur ton bon gros cul frais,
Chatouille un peu conque exprès,
Pour mieux entrer dans tes chemins.

Alors ma queue est en ribote
De ce con, qui, de fait, la baise,
Et de ce ventre qui lui pèse
D'un poids salop — et ça clapote,

Et les tétons de déborder
De la chemise lentement
Et de danser indolemment,
Et de mes yeux comme bander,

Tandis que les tiens, d'une vache.
Tels ceux-là des Junons antiques.
Leur fichent des regards obliques,
Profonds comme des coups de hache,

Si que je suis magnétisé
Et que mon cabochon d'en bas,
Non toutefois sans quels combats ?
Se rend tout-à-fait médusé.

Et je jouis et je décharge
Dans ce vrai cauchemar de viande
A la fois friande et gourmande
Et tour à tour étroite et large,

Et qui remonte et redescend
Et rebondit sur mes roustons
En sauts où mon vit à tâtons
Pris d'un vertige incandescent

Parmi des foutres et des mouilles
Meurt, puis revit, puis meurt encore,
Revit, remeurt, revit encore
Par tout ce foutre et que de mouilles!

Cependant que mes doigts, non sans
Te faire un tas de postillons,
Légers comme des papillons
Mais profondément caressants

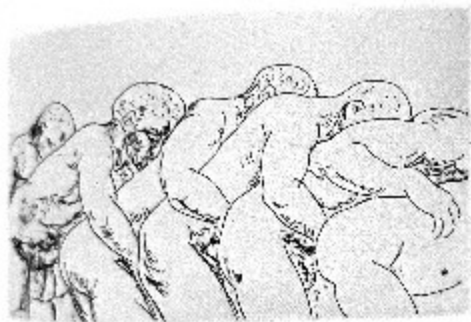
Et que mes paumes de tes fesses
Froides modérément tout juste
Remontent *lento* vers le buste
Tiède sous leurs chaudes caresses.



OMMAGE DU

Je suis couché tout de mon long sur son lit frais :
Il fait grand jour ; c'est plus cochon, plus fait exprès
Par le prolongement dans la lumière crue
De la fête nocturne immensément crue
Pour la persévérance et la rage du cu
Et de ce soin de se faire soi-même cucu.
Elle est à poil et s'accroupit sur mon visage
Pour se faire gamahucher, car je fus sage
Hier et c'est — bonne, elle, au-delà du penser ? —
Sa royale façon de me récompenser.
Je dis royale, je devrais dire divine :
Ces fesses, chair sublime, alme peau, pulpe fine,
Galbe puissamment pur, blanc, riche, aux stries d'azur,
Cette raie au parfum bandatif, rose obscur,





hombres





OMBRES

O ne blasphème pas, poète et souviens-toi.
Certes la femme est bien, elle vaut qu'on la baise,
Son cul lui fait honneur, encore qu'un brin obèse
Et je l'ai savouré maintes fois, quant à moi.

Ce cul (et les tétons), quel nid à nos caresses !
Je l'embrasse à genoux et léche son pertuis
Tandis que mes doigts vont, fouillant dans l'autre puits
Et les beaux seins, combien cochonnes leurs paresces !

Et puis, il sert, ce cul, encor, surtout au lit
Comme adjuvant aux fins de coussins, de sous-ventre,
De ressort à boudin du vrai ventre pour qu'entre
Plus avant l'homme dans la femme qu'il élit.

J'y délasse mes mains, mes bras aussi, mes jambes.
Mes pieds. — Tant de fraîcheur, d'élastique rondeur
M'en font un reposoir désirable où, rôdeur,
Par instant le désir sautille en vœux ingambes.

Mais comparer le cul de l'homme à ce bon cul !
 À ce gros cul moins voluptueux que pratique
 Le cul de l'homme fleur de joie et d'esthétique !
 Surtout l'en proclamer le seuf et le vaincu !

"C'est mal," a dit l'Amour. Et la voix de l'Histoire:
 Cul de l'homme, honneur pur de l'Hellade et d'Écor
 Divin de Rome vraie et plus divin encor
 De Sodome morte, martyre pour sa gloire.

Shakspeare, abandonnant du coup Ophélie,
 Cordélia, Desdémone, tout son beau sexe
 Chantait en vers magnificents — qu'un sot s'en vexe —
 La forme masculine et son alleluia.

Les Valois étaient fous du mâle et dans notre ère
 L'Europe embourgeoisée et féminine tant
 Néanmoins admira ce Louis de Bavière,
 Le roi vierge au grand cœur pour l'homme seul battant.

La Chair, même la chair de la femme, proclame
 Le cul, le vit, le torse et l'œil du fier Puceau ;
 Et c'est pourquoi, d'après le conseil à Rousseau.
 Il faut parfois, poète, un peu « quitter la dame ».



ILLE ET TRE

Nes amants n'appartiennent pas aux classes riches :
Ce sont des ouvriers faubourciens ou ruraux,
Leurs quinze et leurs vingt ans sans apprêts, sont mal chiches
De force assez brutale et de procédés gros.

Je les goûte en habit de travail, cotte et veste ;
Ils ne sentent pas l'ombre et fleurissent de santé
Pure et simple ; leur marche un peu lourde, va presto
Pourtant, car jeune, et grave en l'élasticité ;

Leurs yeux francs et matois crépitent de malice
Cordiale et des mots naïvement rusés
Partent — non sans un gai juron qui les épice —
De leur bouche bien fraîche aux solides baisers ;

Leur pine vigoureuse et leurs fesses joyeuses
Régouissent la nuit et ma queue et mon cu ;
Sous la lampe et le petit jour, leurs chairs joyeuses
Ressuscitent mon désir las, jamais vaincu.

Cuisses, âmes, mains, tout mon être péle-mêle,
Mémoire, pieds, cœur, dos et l'oreille et le nez,
Et la fressure, tout gueule une ritournelle,
Et trépigne un chahut dans leurs bras forcenés.

Un chahut, une ritournelle, fol et folle,
Et plutôt divins qu'inférieurs, plus inférieurs
Que divins, à m'y perdre, et j'y nage et j'y vole,
Dans leurs sueurs et leur haleine, dans ces bals.

Mes deux Charles, l'un jeune tigre aux yeux de chatte,
Sorte d'enfant de chœur grandissant en soudard.
L'autre, fier gaillard, bel effronté que n'épate
Que ma pente vertigineuse vers son dard.

Sombres

Odilon, un gamin, mais monté comme un homme.
Ses pieds aiment les miens épris de ses ardeurs
Mieux encore, mais pas plus que de son reste en somme
Adorable drûment, mais ses pieds sans pareils !

Carresours, satin frais, délicates phalanges
Sous les plantes, autour des chevilles, et sur
La ombre veineuse, et ces haisers étranges
Si doux, de quatre pieds ayant une âme, sûr !

Ainsi, encore proverbial quant à la queue,
Lui, mon roi triomphal et mon suprême Dieu.
Tarandant tout mon cœur de sa prunelle bleue,
Et tout mon cul de son épouvantable épieu.

Paul, un athlète blond aux pectoraux superbes,
Poitrine blanche, aux durs boutons sucs ainsi
Que le bon bout; François, souple comme des gorges,
Ses jambes de danseur, et beau, son chibre aussi !





land, point suprême de l'être,
 De mon maître,
 De mon amant adoré
 Qu'accueille, avec joie et crainte
 Ton étreinte
 Mon heureux cul, perforé

Tant et tant par ce gros membre
 Qui se cambre,
 Se gonfle et, tout glorieux
 De ses hauts faits et prouesses,
 Dans les fosses
 Fonce en élans furieux. —

Nourricier de la fressure,
 Source sûre
 Où ma bouche aussi suçà,
 Gland, ma grande friandise,
 Quoi qu'en dise
 Quelque fausse honte, or, ça,

Gland, mes délices, viens, dresse
Ta caresse
De chaud satin violet
Qui dans ma main se harnache
En panache
Soudain d'opale et de lait.

Ce n'est que pour une douce
Sur le pouce
Que je t'invoque aujourd'hui
Mais quoi ! ton ardeur se fâche...
O moi lâche !
Va, tout à toi, tout à lui

Ton caprice, règle unique.
Je rapplique
Pour la bouche et pour le cu
Les voici tout prêts, en selle,
D'humeur telle
Qui te faut, maître invaincu.

Puis, gland, nectar et dictame
De mon âme,
Rentre en ton prépuce, lent
Comme un dieu dans son nuage,
Mon hommage
T'y suit, fidèle — et galant.

1891.



UR UNE STATUE

Eh quoi ! dans cette ville d'eaux,
Trêve, repos, paix, intermède
Encor toi de face ou de dos
Beau petit ami : Ganymède !

L'aigle t'emporte, on dirait comme
A regret de parmi des fleurs,
Son aile d'élangs économe
Semble te vouloir par ailleurs.

Que chez ce Jupin tyrannique,
Comme qui dirait au Revard,
Et son œil qui nous fait la nique
Te coule un drôle de regard.

Bah ! reste avec nous, bon garçon,
Notre ennui, viens donc le distraire
Un peu, de la bonne façon,
N'es-tu pas notre petit frère ?

Aix-les-Bains, septembre 1889.



ENDEZ-VOUS

Dans la chambre encore fatale
De l'encre fatale maison
Où la raison et la morale
Se tiennent plus que de raison,

Il semble attendre la venue
A quoi, misère, il ne croit pas
De quelque présence connue
Et murmure entre haut et bas ;

« Ta voix claironne dans mon âme
Et tes yeux flambent dans mon cœur.
Le Monde dit que c'est infâme,
Mais que me fait, ô mon vainqueur !

J'ai la tristesse et j'ai la joie,
Et j'ai l'amour encore un coup,
L'amour ricanneur qui larmoie,
O toi, beau comme un petit loup !

Tu vins à moi, gamin farouche,
C'est toi, joliesse et bagout,
Rusé du corps et de la bouche,
Qui me violente dans tout

Mon scrupule envers ton extrême
Jeunesse et ton enfance mal
Encore débrouillée, et même
Presque dans tout mon animal.

Deux, trois ans sont passés, à peine,
Suffisants pour vieillir
Ta fleur d'alors, et ton baloie
Encore prompte à s'épuiser.

Quel rude gaillard tu dois être
Né que les instants seraient bons
Si tu pouvais venir ! Mais, traître,
Tu promets, tu dis : J'en réponds.

Tu jures le ciel et la terre,
Puis tu rates les rendez-vous...
Ah ! cette fois, viens ! Obtempère
À mes désirs qui tourment tous.

Je t'attends comme le Messie,
Arrive, tombe dans mes bras ;
Une rare fête choisie
Te guette, arrive, tu verras !

Du phosphore en ses yeux s'allume.
Et sa lèvre au sourire pervers
S'agace aux barbes de la plume
Qu'il tient pour écrire ces vers...

1891.



VII

Monte sur moi comme une femme
Que je baiserais en gamin.

Là, c'est cela, t'es à ta main ?
Tandis que mon vit t'entre, lame

Dans du beurre, du moins ainsi,
Je puis te baiser sur la bouche,
Te faire une langue farouche
Et cochonne, et si douce, aussi !

Je vois tes yeux auxquels je plonge
Les miens, jusqu'au fond de ton cœur,
D'où mon désir revient vainqueur
Dans une luxure de songe,

Je caresse le dos nerveux,
Les flancs ardents et frais, la nuque,
La double mignonne perruque
Des aisselles et les cheveux !

Ton cul à cheval sur mes cuisses
Les pénètre de son doux poids,
Pendant que s'ébat mon lourdois
Aux fins que tu te réjouisses,

Et tu te réjouis, petit.
Car voici que ta belle gourde,
Jalouse aussi d'avoir son rôle,
Vite, vite, gonfle, grandit,

Raidit. Ciel ! la goutte, la perle
Avant-courrière, vient briller
Au métal rose : l'avaler,
Moi, je le dois, puisque défier

Le mien de flux. Or, c'est mon lot
De faire tôt d'avoir aux lèvres
Ton gland cheri, tout lourd de fièvres,
Qu'il décharge en un royal flot.

Lait suprême, divin phosphore
Sentant bon la fleur d'arnandier,
Où vient l'âpre soif tendre
La soif de toi qui me dévore.

Mais il va, riche et généreux,
Le don de ton adolescence,
Communiant de ton essence,
Tout mon être ivre d'être heureux.

1891.



VIII

n peu de merde et de fromage
Ne sont pas pour effaroucher

Mon nez, ma bouche et mon courage
Dans l'amour de gamahucher.

L'odeur m'est assez gaie en somme,
Du trou du cul de mes amants,
Aigre et fraîche comme la pomme
Dans la moiteur de sains ferments

Et ma langue que rien ne dompte,
Par la douceur des longs poils roux,
Raide et folle de bonne honte,
Assouvit là ses plus forts goûts,

Puis pourléchant le périnée
Et les couilles d'un mode lent,
Au long du chibre contournée
S'arrête à la base du gland.

Elle y puise àprement, en quête
Du nanan qu'elle mourrait pour,
Sûre, la crème de quéquette
Caillée aux éclisses d'amour,

hombres

Ensuite, après la politesse
Traditionnelle au méat,
Rentre dans la bouche où s'empresse
De la suivre, le vit bêt,

Débordant de foutre qu'avale
Ce moi, confit en onction.
Parmi l'extase sans rivale
De cette bénédiction !

1891.





IX

I est mauvais coucheur et ce m'est
une joie
De le bien sentir, lorsqu'il est la
fière proie

Et le fort commensal du meilleur des sommeils
Sans fausses couches — nul besoin ? et sans réveils,
Si près, si près de moi que je crois qu'il me baise, (1)
En quelque sorte, avec son gros vit que je sens
Dans mes cuisses et sur mon ventre frémissants.
Si nous nous trouvons face à face, et s'il se tourne
De l'autre côté, tel qu'un bon pain qu'en enfourne
Son cul délicieusement rêveur ou non,
Soudain, mutin, malin, hulin, putain, son nom
De Dieu de cul, d'ailleurs choyé, m'entre en le ventre,
Provocateur et me rend bandeur comme un } chante,
Ou si je lui tourne semble vouloir } diantre,
M'enculer ou, si dos à dos, son nonchaloir
Brutal et gentil colle à mes fesses ses fesses,
Et mon vit de bonheur, tu mouilles, puis t'affaisses
Et rebande et remouille, infini dans cet us.

Heureux moi ? *Totus in benigno positus !*

1891.

(Variante. — Si près de moi, comme agressif et soufflant d'aise.)





X

Autant certes la femme gagne
A faire l'amour en chemise
Autant alors cette compagne
Est-elle seulement de mise

A la condition expresse
D'un voile court, délinéant,
Cuisse et mollet, taton et fesse
Et leur trace un peu trop géant.

Ne s'écartant de sorte nette,
Qu'en faveur du con, serai divin,
Pour le coup et pour laquette,
Et tout le reste, en elle, est vain.

A bien considérer les choses,
Ce manque de proportion,
Ces effets trop blancs et trop roses...
L'aurait que nous en conviendions.

Autant le jeune homme profite
Dans l'intérêt de sa beauté,
Prêtre d'Éros ou néophyte
D'aimer en toute audité.

Admirez cette chair splendide,
 Comme intelligente, vibrant,
 Intéressée et comme fluide
 Et, par un privilège grand

Sur toute chair, la femelle
 Et la bestiale — vrai beau ! —

Cette grâce qui fascine

D'être multiple sous la peau,

Jeu des muscles et de squelette,

Pulpe ferme, couple tressé.

Elle interprète, elle complète

Tout sentiment soudain conçu.

Elle se baigne en la chaleur,

Et raide et molle tour à tour,

Souffle de sa plume et de plume,

Se tend et détend dans l'amour.

Et quand la mort la frappe

Cette chair qui me fut en Dieu,

Comme auguste, elle flaire

Ses éléments, en racine bleu.





XI

Meine quand tu ne bandes pas,
La queue encor fait mes délices
Qui pend, blanc d'or entre tes cuisses,
Sur tes roustens, sombres appas.

Couilles de mon amant, sœurs fières
A la riche peau de chagrin
D'un brun et rose et purpurin,
Couilles farceuses et guerrières,

Et dont la gauche balle un peu,
Tout petit peu plus que l'autre
D'un air rouillard et bon apôtre
A quelles donc fins, nom de Dieu ? —

Elle est dodue, ta quéquette
Et veloutée, du pubis
Au prépuce, fermant le pis,
Aux trois quarts d'une rose crête.

Elle se gonfle un brin au bout
Et dessine sous la peau douce
Le gland gros comme un demi-pouce
Montrant ses lèvres juste au bout.

Après que je l'aurai baisée
En tout amour reconnaissant,
Laisse ma main la caressant,
La saisir d'une prise usée,

Pour soudain la décalotter,
En sorte que, violet tendre,
Le gland joyeux, sans plus attendre,
Splendidement vient éclater ;

ombres

Et puis elle, en bonne bougresse
Accélère le mouvement
Et Jean-ne-tête en un moment
De se remettre à la redresse

Tu bandes, c'est ce que voulaient
Ma bouche et mon

{	cul,	choisis, maitre
	cor,	

Une simple douze, peut-être ?
C'est ce que mes dix doigts voulaient.

Pendant le vit, mon idole,
Tend pour le rite et pour le cul —
Te, à mes mains, ma bouche et mon cul —
Sa forme adorable d'idole.

135.

Cette pièce copiée en double par l'auteur pour en faire : a) un
artefact b) fragment d'un livre intitulé : c) Homme a, déchiré
et remanié par l'auteur, avec cette variante au deuxième vers
de l'air des autres strophes.



XIV

mes amants,
Simples natures.

Mais quels tempéraments !
Consolez-moi de ces mésaventures.

Reposez-moi de ces littératures,
Toi, gosse pantinois, branlons-nous en argot,
Vous, gas des champs, patoisez-moi l'écot,
Des pines au cul et des plumes qu'on taille,
Livrons-nous dans les bois touffus
La grande bataille
Des baisers confus.
Vous, rupins, faisons des langues en artistes
Et merde aux discours tristes
Des pédans et des cons.
(Par cons, j'entends les imbéciles,
Car les autres cons sont de mise
Même pour nous, les difficiles,
Les spéciaux, les servants de la bonne Eglise
Dout le pape serait Platon
Et Socrate un protonotaire

hommes

Une femme par-ci, par-là, c'est de bon ton
Et les concessions n'ont jamais rien perdu.
Puis, comme dit l'autre, à chacun son dû,
Et les femmes ont, mon dieu, droit à notre gloire.

Soyons-leur dous,

Entre deux coups

Puis revenons à notre affaire).

O mes enfants bien-aimés, vengez-moi

Par vos carresses sérieuses

Et vos cels et vos neuds réguliers vraiment de soi,

De toutes ces viandes creuses

Qu'offre la rhétorique aux cervelles bretonnes

Il est triste capains qui ne savent pour moi.

Ne métaphorons pas. Joutons,

Pelotons nous bien les caustons

Rinçons nos gland's, faisons ripailles

Et de foutre et de merde et de fesses et de cuisses.





SONNET DU TROU DU CUL

PAR

ARTHUR RIDEBAUD

ET

PAUL VERLAINE

En forme de parodie d'un volume d'Albert Méral, intitulé *l'Idole*, où sont détaillées toutes les beautés d'une dame : Sonnet du front, sonnet des yeux, sonnet des fesses, sonnet du... dernier sonnet.

	Obscur et francé comme un œillet violet
Paul	Il respire, humblement tapi parmi la mousse,
Verlaine	Humide encor d'amour qui suit la pente douce
	Des fesses blanches jusqu'au bord de son ourlet.
	Des filaments pareils à des larmes de lait
	Ont pleuré, sous l'autan cruel qui les repousse,
Félic	A travers de petits cailloux de marne rousse
	Pour s'en aller où la pente les appelait.

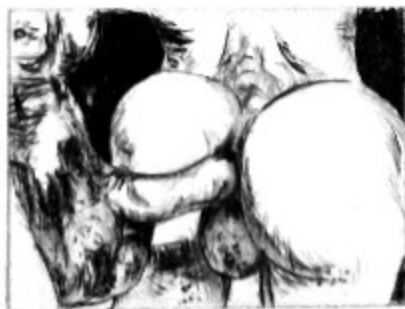
hombres

Arthur
Rimbaud

Ma bouche s'accouple souvent à sa ventouse
Mon âme, du côté matériel jalouse,
En fit son larmier fauve et son nid de sanglots.

Inventit

C'est l'olive pâmée et la flûte câline
C'est le tube où descend la céleste praline
Chanaan féminin dans les moiteurs éclos.



Rimbaud

n. 1741/















TABLE

amies

	Pages
Sur le balcon	7
Pensionnaires	9
Per amica silentia	11
Printemps	13
Fête	15
Supplu	17

fémmes

Ouverture	21
I. A celle qu'on dit froide	25
II. Partie carrée	29
III. Triolets à une vertu, pour s'excuser du peu	31
IV. Goûts royaux	33
V. Filles	35
VI. A Madame ***	43
VII. Vas unguentatum	45
VIII. Idylle High Life	49
IX. Tableau populaire	53
X. Billet à Lily	55

XI. Pour Rita	57
XII. Au bal	59
XIII. Reddition	63
XIV. Régals	65
XV. Gamineries	69
XVI. Hommage du	71
Morale en raccourci	73

hombres

I. On ne blasphème pas	77
II. Mille et Tre	79
III. Balanide I	83
IV. Balanide II	85
V. Sur une statue	87
VI. Rendre vous	88
VII. Monte sur moi	90
VIII. Un peu de m...	92
IX. Il est mauvais coucheur	94
X. Autant certes la femme	96
XI. Même quand tu ne	99
XII. Dans le café	102
XIII. Dixain Ingénu	103
XIV. O mes amants	104
Le Sonnet du trou du cul (Pichine et Rimbaut).	107

